

Ⓞ Regards sur l'Hôtel Dieu aux premières heures de l'occupation (séance du 21 mars 2007) – M. Boulanger

En Normandie, le mois de mai étincelait de clarté (je cite) :

"Jamais les prairies n'avaient paru plus belles, les fermes plus paisibles. La vie, partout, s'étalait en espoirs...

Puis subitement, tout changea ; la situation s'assombrit. L'angoisse, dans tous les cœurs, succéda à la tranquillité.

On quitta tout : l'illusion, la maison et ses meubles, le paysage familier, le métier et ses outils et on se mit en marche vers l'ouest, ou vers le sud.

Brisant tout sur son passage, l'avance ennemie s'accroissait. Le vol incessant d'avions à croix noire semait partout la terreur et la désolation.

De meurtriers bombardements avaient déjà fait de sérieux dégâts et de nombreuses victimes dans la région de Buchy et de Saint-Saëns.

Les routes, les chemins, les champs grouillaient de véhicules de toutes sortes et de gens à pied qui fuyaient en désordre : exode pitoyable, semblable à un raz-de-marée.

De lamentables fragments d'une armée en déroute se mêlaient aux réfugiés, aggravant la cohue, s'allongeant et s'élargissant en d'interminables colonnes...

Le 8 juin, au matin, rapporte l'abbé Theyssonneyre, curé de Critot, des allemands sont annoncés à Forges. De tous côtés, des fusillades éclatent. Des habitants des villages voisins, qui suivent l'exode général signalent la présence de l'ennemi à Neuf-Bosc et à Montérolier.

Des tanks allemands mitraillent un train à Estanville-Ecalles sur la ligne d'Amiens et des avions s'acharnent sur un convoi qui passe sur la route de Rouen".

C'est un télégramme du Général Maxime Weygand, qui ordonne, ce samedi 8 juin 1940, l'évacuation des hôpitaux de Rouen.

Le généralissime avait déjà fait plusieurs visites rapides sur le secteur.

La Somme était dépassée... après deux journées d'espoir...

La défense devait désormais, théoriquement, s'établir sur la Bresle.

On sait ce qu'il en advint *

* Plus tard : le 16 juin 1940, à Bordeaux, Weygand entrera au Cabinet du Maréchal Pétain ; il occupera le 5^{ème} rang et sera chargé de la Défense Nationale. Il y avait avant lui, trois ministres d'Etat : Chautemps, Laval et Marquet.

Le dimanche 9 juin 1940

- A 3 h du matin Les premières estafettes motocyclistes allemandes sont à Isneauville
- Au petit matin à l'Hôtel-Dieu Sœur Agnès Vallois quitte le bloc opératoire, après une nuit assez éprouvante
- Vers 6 heures Le pasteur protestant Jean Médard sort de son domicile, rue Legendre, proche de l'Hôtel-Dieu et se dirige vers le temple Saint-Eloi. Il écrira plus tard (je cite) :
"Pendant une de mes insomnies de la nuit du 8 au 9 juin, j'allume, j'ouvre mon nouveau testament; Je tombe, par hasard, sur un passage de Jean : je suis le bon berger ; le mercenaire – qui n'est pas berger-, s'il voit venir le loup – abandonne les brebis et s'enfuit..."
Il me semble que c'est le signe que j'attendais. C'est dimanche. Ma place n'est pas sur les routes... mais; ce matin, dans la chaire de Saint-Eloi".
- Il est 7 heures La messe dominicale est également célébrée à la Communauté de l'Hôtel-Dieu. Aussitôt après, les Augustines se rassemblent, avec leur baluchon, au pied du grand escalier du bâtiment de l'Horloge, avec, à leur tête, la prieure Mère Saint Bernard.
- 10 h 10 Les ponts sautent les uns après les autres et des pavés tombent dans l'enceinte de l'Hôtel-Dieu
- A 10 h 20 Le pont transbordeur s'écrase sur le remorqueur "Houdon" faisant 7 victimes.
- A 11 heures Un major allemand se présente à la grille (fermée) de l'Hôtel-Dieu ; il entame un dialogue avec sœur Agnès et Jacqueline Durieu, courageuse étudiante de 1^{ère} année de médecine (restée seule, comme faisant fonction d'interne). Les sœurs vont renoncer à tout départ et procéder, elles-mêmes, au brancardage de nombreux patients, tout au long de ce dimanche (il en sera de même les jours suivants).
- Dans l'après-midi, vers 3 h (plus précisément) Après un entretien à l'Archevêché avec Monseigneur Petit de Julleville, pour faire le point rapide (autant, que faire ce peut) de la situation dramatique qui se joue localement, le pasteur Médard est arrêté, place de la Cathédrale, comme otage. Ils sont alors au nombre de 25, entassés dans un camion, non bâché.
- A 4 h Un char allemand, arrivant par le rue Lecat, s'arrête à la grille de l'Hôtel-Dieu et pénètre dans la cour d'honneur par le côté nord (qu'il longe jusqu'au portail de l'entrée principale). C'est là que Jacqueline Durieu côtoie Sœur Agnès et Sœur Marie-Joseph, agenouillées et priant, chapelet à la main.
C'est que le spectacle –si l'on peut ainsi parler- est saisissant. Un major et des infirmiers allemands sont là pour prendre possession de l'hôpital.
Jean Médard, bénévole, particulièrement efficace auprès des patients, est lui-même plongé dans l'émotion.
Je le cite à nouveau :

"j'ai fini par prendre malgré moi une certaine autorité dans la maison et je les reçois. Ils sont "corrects". C'est une heure étrange, celle où cet être abstrait –l'ennemi- devient un homme qui vous regarde et que l'on regarde, qui vous parle humainement et auquel on parle".

A partir de 7 h

Requis par l'occupant, des pompiers circulant en side-cars affichent, sur les murs de la ville, des consignes très contraignantes à l'adresse de la population civile.

Notons que du dimanche 9 au jeudi 13 juin 1940, il n'y aura aucune couverture médicale à l'Hôtel-Dieu.

Ce même jour –13 juin- à 14 heures, les Augustines seront rassemblées près de la grille où elles recevront les instructions nécessaires quant à leurs devoirs et leur comportement. L'interprète traduira *"Toute faute ou tout ordre non exécuté, sera sévèrement puni"*. Au préalable, l'officier avait demandé s'il y avait des sœurs juives parmi les religieuses présentes (témoignage de Sœur Vallois... qui ajoute : *"je me souviendrai toujours de ce chirurgien haut de taille, habillé en vert, avec des galons sur les épaules et des belles bottes en cuir, parlant un français impeccable"*).

C'est ainsi que l'occupant prit l'établissement totalement en charge.

Espace allemand à l'Hôtel Dieu, "Petite France", (comme il fut dit et écrit), à l'Hospice Général !...

Et il fut pour le moins navrant que le "pavillon de chirurgie et de maternité" –qui deviendra plus tard le pavillon Derocque- ne puisse servir à la population civile tout au long du conflit. Il était flambant neuf, mais ce n'était encore qu'un bâtiment au bel aspect extérieur : ni eau, ni chauffage, les tuyauteries n'étaient pas posées ; seules, les fenêtres étaient installées. Il n'y avait pas de lits ; c'est l'armée allemande qui les apportera avec le matériel nécessaire, y compris les couvertures.

En un mois, l'essentiel sera aménagé mais bien sûr, les lampes à pétrole et les lampes Pigeon suppléeront au défaut d'éclairage électrique imposé par l'extinction générale des lumières, pour ces bâtiments à la toiture présentant une immense croix rouge symbolique.

Comme on s'en doute –et comme il se devait- la vie côte à côte avec l'ennemi – mais au chevet des patients – ne fut pas autre chose qu'une vie de compassion et de dévouement.

Faut-il voir un véritable signe en retour ou une simple attitude de respect (dénotant la bonne éducation) dans le fait qu'il n'y eut pas de perquisitions à la Communauté, ni de plainte formulée ; les occupants firent confiance aux religieuses (dont le souci de sauvegarder certains objets familiers –même de valeur relative- ne leur avait pas échappé) ; comme ces gros pichets de cuivre, lourds à porter lorsqu'ils étaient –jadis- pleins à ras bord de bouillon ou de tisane destinée aux malades ; ils prendront le chemin de la Communauté et seront, de la sorte, préservés.

Ce dimanche, la rue des Bonnetiers et la rue du Change continuent de brûler.

On ne distingue point la rive gauche, que cache un immense rideau de fumée noire. Les pétroles de Grand-Couronne sont en feu.

Nul habitant n'a le droit de se trouver dehors depuis déjà 15 heures !

Les 25 otages ramassés répondront de leur tête, de la sécurité des troupes que des francs-tireurs isolés pourraient être tentés de prendre pour cible.

Personne –où qu'il soit, ne peut imaginer réellement l'immensité du drame terrible qui se joue dans la ville, ses murs, ses carrefours et ses places.

Demain, lundi 10 juin, l'incendie de Rouen fera rage aux abords de la Cathédrale, menacée directement ; c'est alors que le brasier va prendre une extraordinaire extension. Les échafaudages de la Tour de Beurre commencent à s'embraser.

Quand les ruines ne fumeront plus et que les difficultés de la vie quotidienne seront de plus en plus sensibles, on comprendra que "l'Occupation" a bel et bien commencé, mais on ne se doute pas que la nuit est tombée pour quatre longues années de plomb.

Le jour J ne ramènera l'espoir qu'en 1944, après de terribles et nouvelles épreuves, à partir de fin mai, prix très élevé de la liberté tant souhaitée.

Sœur Marie Agnès aura été, au préalable, témoin d'autres souffrances, avec sa Communauté, dans l'aide chaleureuse –plus fraternelle encore, celle-ci – qu'elle apportera aux alliés, aux nombreux blessés de l'opération "Jubilée", soldats canadiens conduits à l'Hôtel-Dieu, victimes du raid de Dieppe, au matin du 19 août 1942, en prélude au formidable débarquement du "jour le plus long"...

Comme un film –même succinct- je donne en conclusion (en annexe si l'on veut)... pour permettre à chacun de bien se remémorer telle ou telle autorité... les noms des principaux personnages "en situation" à l'époque considérée.

PRINCIPAUX PERSONNAGES "EN SITUATION" A L'EPOQUE

- 8 juin 1940 –

(sous Albert Lebrun, Président de la République)

Président du Conseil	Paul Reynaud
Sous-Secrétaire d'Etat (depuis le 5 juin au soir)	Charles de Gaulle
Généralissime	Maxime Weygand
Préfet de la Seine-Inférieure	Roger Werlomme
Maire de Rouen	Georges Métayer puis Maurice Poissant : le 9 juin
Archevêque (durant toute la guerre)	Monseigneur Pierre Petit de Julleville
Vice-Président de la commission administrative des hospices civils	Louis Née
Secrétaire Directeur	Henri Lemasle
Sous Directeur	Robert Bloquet
Econome (fera fonction de directeur)	M. Decaux (restera seul)
Médecins à l'hospice général	Félix Dévé, Samson, Jacques Petit, Loisel, Cauchois
Supérieures :	Mère Saint André
Congrégation Notre Dame de Charité	Mère Saint Bernard (<i>Chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1932</i>)
Augustines : Prieure	